

L'OMBRE DU GRANIER

Damien Signoud

Éditions ThoT
Polar

Quand il ne dort pas, il marche. Quand il ne marche pas, il court. Quand il ne court pas, il écrit... Passionné de sport et de montagne, ce conducteur de train originaire de Chambéry vient de mettre un point final à son premier roman. Après vous avoir peut-être fait voyager par le rail, Damien Signoud vous invite à l'évasion par le polar.

*À Delphine, ma femme,
qui me soutient depuis tant d'années...*

*À Zoé, Lino et Mathis,
mes rayons de soleil quotidien.*

1.

Le soleil effaçait doucement mais irrémédiablement toute trace d'ombre des falaises du mont Granier. Ses délicats rayons dorés de printemps baignaient déjà la majeure partie de la Savoie et accompagnaient un randonneur et son fils de treize ans dans leur ascension. Cette journée de mai s'annonçait sous les meilleurs auspices. Le temps était idéal pour une promenade en montagne. Guillaume Boisset, un quadragénaire originaire de Belley dans l'Ain, avait convaincu son fils Thomas, jeune adolescent boutonneux, de l'accompagner dans le massif de la Chartreuse – bien connu pour sa liqueur du même nom.

L'affaire n'avait pas été simple, il avait dû lui décrire le superbe panorama que l'on avait depuis ce sommet très particulier, qui surveille du coin de l'œil le bassin chambérien. Mais surtout, pour arriver à ses fins, il lui avait promis de l'emmener voir un match de l'équipe du SOC handball de Chambéry au Phare, grande salle de sport qui accueillait les matchs de première division. Ces jeunes ! Il faut toujours insister un peu pour les faire décrocher de leurs jeux vidéo alors que pour finir, ils sont ravis de découvrir des lieux magnifiques et naturels.

Guillaume savait qu'avec un ciel dégagé comme aujourd'hui, ils avaient de grandes chances de pouvoir admirer la Dent du

Chat avec le lac du Bourget à ses pieds, mais aussi le célèbre « toit de l'Europe » qui culminait à 4810 mètres, au loin, en Haute-Savoie. Par beau temps, le Mont Blanc faisait souvent de l'œil, dans sa robe majestueuse, à la croix du Granier.

Ils auraient une vue imprenable sur la chaîne des Bauges, Belledonne, la Lauzière... Bref, de belles photographies en perspective. Avec un peu de chance, ils croiseraient peut-être quelques chamois, voire même des bouquetins, réintroduits depuis peu dans le parc naturel régional de Chartreuse. C'était une journée pour le plaisir des yeux, mais qui se méritait à la force des jambes.

Garés au lieu-dit de Tencovaz, et avant d'entamer leur ascension, Guillaume et Thomas lacèrent leurs chaussures de randonnée, s'équipèrent d'une paire de bâtons chacun pour s'aider dans la montée très raide par endroits, mais aussi pour se freiner dans les descentes.

Le père se positionna devant son fils pour imprimer le petit tempo qui leur permettrait de grimper à une allure régulière, sans se mettre dans le rouge dès le départ. La sagesse des anciens aidait à atteindre les sommets et à canaliser la fougue des plus jeunes.

Après un peu plus d'une heure de marche, les deux montagnards sortaient enfin de la forêt pour atteindre le pied de la longue et voluptueuse falaise du Granier. Ils se sentaient tout petits en bas de cet immense mur de pierre et devaient faire preuve d'humilité face à elle. La montagne les invitait à trouver le passage qui les conduirait au grand plateau mêlé d'herbes et de rochers menant jusqu'à la croix du sommet.

Avant de continuer le sentier leur montrant la voie à suivre, ils firent une petite pause pour se désaltérer et recharger un peu les batteries.

— Ça va, mon grand ? demanda Guillaume.

Son fils reprenait son souffle et ses esprits. Il avait le visage rouge écarlate et des gouttes de sueur venaient lui saler le coin des yeux. Il était temps de faire un break dans leur ascension.

— Ouais, ça va, finit-il par répondre.

— Tiens, bois un coup, ça te fera le plus grand bien.

Thomas saisit la gourde bleu clair isotherme de son père et se délecta de la fraîcheur de l'eau dans sa bouche. Guillaume profita de la pause pour lui prodiguer quelques conseils à suivre dans les passages escarpés suivants. Un petit rappel de prudence aux jeunes oreilles ne pouvait pas faire de mal.

Ils venaient à peine de se remettre en marche lorsque le regard de Guillaume, à l'affût du moindre animal sauvage, fut attiré par un objet de couleur rouge vif et de taille assez conséquente qui paraissait totalement incongru au milieu de ce paysage naturel rocheux. Intrigué et curieux à la fois, Guillaume décida d'aller y jeter un rapide coup d'œil.

— Peux-tu m'attendre deux secondes, le temps que j'aie vu ce qu'il y a là-bas ?

Il pointait du doigt la masse rouge à l'opposé du sentier.

— Pas de souci, vas-y, fais-toi plaisir, je n'bouge pas.

Intérieurement, Thomas était ravi de pouvoir poser ses fesses un peu plus de cinq minutes d'affilée pendant que son père quittait l'itinéraire balisé.

Guillaume essayait de faire débarouler le moins de cailloux possible pour atteindre cette forme bizarre et inerte de couleur criarde. Ses pas se frayaient un chemin au milieu de tous ces rochers branlants qui n'attendaient qu'une légère poussette pour dévaler la pente en contrebas et connaître le frisson des sensations fortes.

S'accrochant par moments à une ou deux racines qui avaient réussi à se faire une petite place parmi ce dédale de pierres, il était maintenant parvenu à quelques mètres du but et se faisait une idée plus nette de ce qu'il avait aperçu au loin auparavant.

Cette masse était en fait le corps d'un homme totalement désarticulé, vêtu d'habits rouges et couvert de sang séché. Il s'approcha suffisamment pour lui parler mais constata malheureusement que dans un tel état, il n'aurait certainement aucune réponse. Il venait de découvrir un cadavre. La journée idyllique qui s'annonçait était en train de virer au cauchemar.

Il voulait tout de même s'assurer de l'état de la victime mais ne put se résoudre à rechercher un pouls face à une telle horreur. Il sortit son téléphone portable du haut de la poche de son sac à dos et composa le 112 pour avertir les secours. Son appel terminé, il retourna auprès de son fiston au plus vite pour lui faire un bref résumé de la situation en évitant de rentrer dans les détails morbides.

Le visage rouge tomate du jeune homme avait subitement changé de coloris, pour prendre un ton beaucoup plus pâle pour ne pas dire livide. À coup sûr, son père et lui se souviendraient de cette randonnée au Granier pendant de nombreuses années.

2.

Depuis bientôt trente ans, monsieur et madame Gavot vivaient à Myans, petite commune de Savoie de près de huit cents âmes, proche de Chambéry. Ils avaient tout de suite apprécié les joies de la campagne tout en étant à proximité de la ville. Ils bénéficiaient ainsi d'un cadre de vie tranquille, loin du brouhaha urbain.

Tous deux jeunes retraités en pleine possession de leurs moyens, ils profitaient le plus possible de leur temps libre. Ils se promenaient régulièrement aux quatre coins de leur région, voyageaient hors de France au moins une fois par an, s'adonnaient au doux plaisir de la lecture, du vélo et autres loisirs en tout genre. Une vie rêvée de retraités !

Ils rentraient chez eux après s'être promenés sur les rives du lac du Bourget une majeure partie de l'après-midi. Ils avaient flâné au bord de l'eau scintillante sous l'effet des rayons du soleil. Comme il était agréable de pouvoir admirer les cygnes tranchant la tranquillité des eaux du lac et faisant régner l'ordre et la hiérarchie à quelques dizaines de foulques macroules venus investir une partie de leur territoire.

Le seuil de porte à peine franchi, le vieux téléphone à cadran rotatif résonnait déjà dans le couloir de l'entrée.

— Va répondre, demanda Didier à sa femme.

— Non, non, vas-y toi, il faut que j'aïlle aux toilettes. C'est pressé, précisa-t-elle alors qu'elle venait d'en fermer la porte.

« Décidément, songea-t-il, les femmes ont toujours de bonnes excuses pour éviter de répondre au téléphone. » Il se résigna donc et décrocha l'appareil qui manqua lui glisser des mains.

— Allo ? dit-il d'une voix un peu plus forte et cassante qu'il ne l'aurait voulu.

— Bonjour, gendarmerie nationale de Chambéry. Je souhaiterais parler à monsieur Gavot, dit l'interlocuteur à l'autre bout du fil.

— C'est monsieur Gavot à l'appareil, répondit-il, étonné d'entendre cet étrange correspondant au téléphone.

— Vous êtes bien le père d'Anthony Gavot, trente et un ans, domicilié sur la commune de Montmélian ?

— Oui, c'est exact, c'est mon fils, confirma Didier tandis que ses pulsations cardiaques augmentaient dangereusement pour une personne inactive.

— J'ai le regret d'être le porteur d'une bien triste nouvelle, monsieur. Nous avons malheureusement retrouvé le corps de votre fils, sans vie, dans le massif de la Chartreuse. D'après les premiers éléments dont nous disposons, nous pensons qu'il a fait une chute mortelle depuis le haut des falaises du mont Granier. Allo...

Aucune remarque ni même le bruit d'une respiration au téléphone. Le silence pour seule réponse. Didier Gavot n'avait plus son oreille droite collée au combiné. Il était devenu pâle comme un linge, sa bouche était pâteuse et son cerveau n'arrivait pas à digérer cette nouvelle. Tout ceci devait être une

erreur, il n'y avait pas d'autre explication possible, la gendarmerie devait forcément se fourvoyer.

— Monsieur Gavot ?

— Euh oui, je... vous devez faire erreur. Vous êtes sûr qu'il s'agit de mon fils ?

— Malheureusement oui, nous avons retrouvé ses papiers d'identité sur lui ainsi que sa voiture garée au départ du lieu-dit de Tencovaz pour se rendre au mont Granier. Je suis vraiment désolé. Je vous présente mes plus sincères condoléances. Néanmoins, nous aurions besoin de vous afin de procéder à une identification sûre et définitive du défunt.

— D'accord, je vais venir le plus rapidement possible.

Son interlocuteur lui expliqua sommairement où se rendre dans la morgue de l'hôpital de Chambéry pour effectuer cette identification qui s'annonçait des plus pénibles.

La conversation terminée, il s'affala sur la chaise en bois face au téléphone, ses mains frottant sans cesse son visage rougi par les larmes. Comment était-ce possible ? Qu'avaient-ils fait pour mériter ça ? Le monde aurait pu s'écrouler autour d'eux que Didier n'aurait pas été plus malheureux.

Il avait maintenant la lourde tâche d'annoncer cette triste nouvelle à son épouse. Elle qui pleurait encore la disparition de leur fille survenue trois ans auparavant. Arriveraient-ils à surmonter cette nouvelle épreuve, alors qu'ils commençaient à peine à accepter l'idée de ne jamais revoir leur fille disparue sans laisser d'adresse ? Sa femme le tira de ses pensées :

— Qui était-ce ? lui demanda-t-elle.

En voyant la réaction de son mari, Viviane comprit qu'un malheur venait d'arriver.

— Chérie, fit-il pleurant et la serrant très fort dans ses bras. Je suis désolé, mais c'était la gendarmerie. Ils ont trouvé

le corps d'Anthony sans vie au Granier. Apparemment, il serait tombé du haut de la falaise. Je dois aller l'identifier dès que possible.

Il regarda sa femme droit dans les yeux et vit toute la tristesse et le désespoir qu'elle éprouvait. Un long silence très pesant venait de remplir l'atmosphère de la demeure familiale. Devenue livide, Viviane s'écroula sur le canapé du salon et éclata en sanglots. Elle laissa exploser son chagrin. Elle ne pouvait rien faire d'autre que pleurer la perte de son enfant.

Didier devait maintenant prendre les choses en mains et affronter ce nouveau drame du mieux qu'il le pouvait. Il lui incomberait de soutenir sa femme dans cette terrible épreuve et l'entourer de tout son amour.

— Je me charge d'aller identifier Anthony.

— Je t'accompagne, sanglota-t-elle. Je veux voir mon fils pour être sûre que c'est bien lui. Je veux le voir de mes propres yeux.

Ils partirent à Chambéry pour un dernier adieu à leur fils Anthony.

3.

« *I tried to be like Grace Kelly, but all her looks were too sad. So I tried a little Freddie, I've gone identity mad ! I could be brown...* », chantait Mika au radio-réveil ce vendredi matin, avant de se prendre une gifle dans les enceintes. Il valdingua de sa table de chevet pour aller embrasser le parquet flottant qui recouvrait le sol de la chambre. La vie du radio-réveil de Marc Vilot n'était pas de tout repos. Il fallait savoir encaisser les chocs et ne pas se montrer trop rancunier.

— Et merde ! dit une tête brune encore à moitié endormie qui dépassait tout juste des draps du lit.

Il était à peine plus de 6 heures et la journée de ce jeune professeur de sport s'annonçait déjà longue et difficile.

La veille, Marc avait appris une triste nouvelle qui l'avait littéralement terrassé. Les parents d'un de ses meilleurs amis lui avaient téléphoné pour lui annoncer le décès de leur fils. Il avait apparemment fait une chute mortelle en montagne, d'après les autorités.

Il fallait quand même se lever ce matin pour aller bosser et continuer à vivre, tout simplement. Il se sortait péniblement du lit lorsqu'il trébucha sur ce satané réveil.

— Putain de m... et il embrassa le parquet.